Ateliers populaires de philosophie.

*Les aventures de l’identité.*

Philippe Gouët.

Document 2

Synthèse du second atelier.

 Nous interrogeons *l’origine de l’identité humaine* que nous prétendons partager, quelle que soit par ailleurs « l’expérience identitaire » (tension entre identité-à-soi et identités d’attribution) que nous vivons individuellement ou collectivement.

Quelle est l’origine de cette *identité d’appartenance* à laquelle les hommes font référence ?

 Nous avons fait la double hypothèse que ce que nous reconnaissons à travers le terme « humain » sont deux caractéristiques ou qualités qui ont accompagné l’événement de l’émergence de l’humain dans la nature.

Ces deux caractéristiques sont : la disposition à « prendre soin d’autrui » et la disposition singulière et inédite d’une attention à l’égard de l’environnement et de la nature qui est « la technicité ».

* *pour ce qui concerne la disposition à prendre soin d’autrui*:

 l’opinion dominante laisse entendre qu’il y a du soin, de la pratique soignante, parce qu’il y a au préalable une organisation sociale basée sur des processus d’identification des pathologies, des ressources mobilisées pour guérir ou réparer, des compétences humaines...etc. La science est au fondement de ces processus d’identification.

Pour cette *doxa*, la référence à une humanité originelle de l’homme apparaît comme secondaire au point que « soigner » peut sembler s’éloigner de « prendre soin ».

Cette distinction est illustrée dans la langue anglaise par les mots « care » et « cure ».

 Contre cette opinion nous proposons un renversement : ce n’est pas parce qu’il y a des soignants (au sens d’une organisation sociale des différentes identité d’attribution) qu’il y a du soin, mais parce qu’originellement, c’est à dire en amont de toute pratique soignant organisée, il y a une disposition à « prendre soin d’autrui ». (Cure procède de care et non l’inverse.

 Ce renversement nous l’appuyons sur celui que fait G. Canguilhem en distinguant le fait « d’être malade » de celui « d’avoir une maladie ». C’est parce qu’il y a *d’abord* des êtres dont l’identité-à-soi est mise à l’épreuve par la maladie, qu’il y a *ensuite* identification des pathologies et des moyens pour lutter contre elles.

« Être malade » est une expérience identitaire de tension entre l’épreuve personnelle, singulière et *sans équivalence* de la maladie et l’identification à une pathologie objectivement *équivalente* pour toutes les personnes qui en sont atteintes.

Cette tension explique la nécessité d’une réflexion éthique de la pratique soignante.

Et la réflexion éthique actualise la trace séminale de la disposition originelle à « prendre soin d’autrui », aussi ténue soit-elle, dans les protocoles de « soin ».

* *pour ce qui concerne la technicité*, cette autre disposition accompagnant l’événement de l’émergence originelle de l’humain :

 Notre conception de la technique est strictement utilitariste. Elle est dominée par l’idée que la technique est un ensemble de moyens rationnels, matériels, logistiques et de procédures mentales répondant secondairement à des besoins, des situations et des projets dûment et préalablement *identifiés* au cœur d’une organisation sociale déjà structurée.

Cette conception de la technique et de notre rapport à la technique trouvent leur source dans la représentation qu’en donne Platon dans le mythe de Prométhée (*Protagoras*).

Dans le mythe, la technique fait suite à *un processus d’identification* initié par Prométhée qui constate de dénuement total de l’homme par rapport aux autres animaux.

La technique est alors caractérisée par deux dimensions : son origine « inhumaine » puisqu’elle est dérobée par ruse aux dieux ; et son caractère nécessaire mais *aliénant* puisque l’homme de par sa fragilité originelle en est dépendant.

Autrement dit, notre époque conserve cette idée de la technique comme activité seconde, qui serait un artifice externe, qui ne participerait pas de l’identité humaine et qui viendrait pallier les déficiences des hommes.

On trouve là le fond des arguments technophobes : il suffirait de se débarrasser de cette greffe, de cet artifice pour renouer avec une authentique *identité-à-soi de l’humain.* L’aliénation aux objets techniques et la réduction des hommes à n’être que des auxiliaires de la technique semble justifier l’accusation de celle-ci d’être *un agent de déshumanisation de l’homme.*

 Nous proposons, contre cette opinion dominante, d’opérer un renversement semblable à celui développé à propos du soin.

La technique n’est pas un artifice qui viendrait secondairement se greffer sur la présence vulnérable de l’être humain, elle n’est pas non plus l’émanation seconde et conséquente d’un ordre social préalablement établi à partir de processus d’identification des ressources et des besoins naturels.

La technique relève d’une disposition originelle de l’humain : *la technicité*.

 On trouve l’idée de se renversement dans la pensée de Gilbert Simondon. L’intuition de Simondon est que le devenir des relations entre l’homme et le monde, c’est à dire leur avenir conjoint et commun, est indissociable de la dimension technicienne présente dès l’événement originel de l’émergence de l’humain. En conséquence de quoi :

* le travail n’est pas commanditaire de la technique : en amont de l’organisation sociale que suppose le travail, il y a *la technicité,* cette disposition originelle de l’humain constitutive de l’identité-à-soi de tout être humain.
* La science et la connaissance sont secondes par rapport à l’exigence originelle de l’attention technicienne à la nature et à l’environnement de l’homme.
* La technique ne déshumanise par l’homme, c’est bien plutôt l’homme qui, dans les sociétés modernes *déshumanise la technique* en ne voyant pas dans chaque machine ou objet techniques la trace de l’humanité originelle telle qu’elle est apparue accompagnée de cette disposition, *la technicité*.
* L’aliénation à la technique résulte donc de l’incapacité des hommes à se saisir et à s’inspirer des exigences et des promesses de réalisation de l’humanité qui accompagnent l’événement originel de l’identité humaine à l’instant où elle se manifeste dans l’exercice de la technicité.
* Ainsi, reconnaître la trace de l’humain dans les objets techniques, ce n’est pas chercher à libérer l’homme de la technique, c’est bien plutôt libérer la technique de l’inhumanité à laquelle la condamne la cécité des hommes à l’égard de la technicité originelle dont la trace est présente dans chacun de ces objets.

Citations du seconde atelier.

« C’est donc d’abord parce que les hommes se sentent malades qu’il y a une médecine. Ce n’est que secondairement que les hommes, parce qu’il y a une médecine, savent en quoi ils sont malades ». Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*.

« Ainsi, c’est aux hommes à veiller qu’il ne soit pas fait de mal aux hommes » Simone Weil, *La personne et le sacré.*

« (...) l’objet technique, ne recelant jamais à lui seul toute la technicité, soit parce qu’il est outil, soit parce qu’il est élément d’un ensemble, doit être connu par la pensée philosophique, c’est à dire par une pensée qui a l’intuition du devenir des modes de relation entre l’homme et le monde ».

« L’objet technique a été appréhendé à travers le travail humain, pensé et jugé comme instrument, adjuvant ou produit du travail. Or, il faudrait en faveur de l’homme même, pouvoir opérer un retournement qui permettrait à ce qu’il y a d’humain dans l’objet technique d’apparaître directement, sans passer à travers la relation de travail. C’est le travail qui doit être connu comme phase de technicité, et non la technicité comme phase de travail. Car c’est la technicité qui est l’ensemble dont le travail est une partie, et non l’inverse ».

« (...) tant que les techniques réussissent, la pensée scientifique n’est pas invitée à naître. Quand les techniques échouent, la science est proche ». Gilbert Simondon, *Du mode d’existence des objets techniques*.